

## « LA FRANCE MORIBONDE »

« La France moribonde ! » Je lis ce mot dans la dernière proclamation qu'on a prêtée à l'empereur d'Allemagne. Mais je le lis sans m'étonner. Que de fois déjà ce mot a-t-il été répété dans le cours de l'histoire de France ! Guillaume II n'aurait copié qu'une très vieille chose, un très vieux mensonge.

On l'a écrit, ce mot, au temps des invasions normandes. En ce temps-là, il y a dix siècles, des pirates venus du Nord dévastaient tous nos rivages et les bords de tous nos fleuves. Ils avaient pris Bordeaux, ils assiégeaient Paris. Nos plus antiques et nos plus saintes églises tombaient en ruines. On ne savait qui était roi en France : aucune volonté générale ne présidait aux affaires de notre pays. Les misérables habitants se réfugiaient dans de tristes forteresses. Un sentiment dominait tous les autres : la peur du danger. — Mais voici que Paris est délivré, que les hommes du Nord s'éloignent peu à peu, que les paysans se groupent à nouveau autour

des sources de leurs villages et que partout se construisent d'autres églises, plus belles que les anciennes, rayonnant dans la blancheur de leurs pierres comme des vêtements d'anges descendus du ciel. Voici enfin que Hugues Capet est fait roi, et que commence, partie de Paris pour s'épanouir sur l'Europe et le monde, l'histoire de la royauté capétienne, histoire merveilleuse comme le porche d'une cathédrale.

On la disait encore moribonde, la France d'après Azincourt, il y a juste cinq siècles. Cette fois, l'ennemi était entré dans Paris et il espérait, de vallée en vallée, gravir les Hauts de Meuse et s'installer sur les Vosges. Des traîtres l'aidaient en sa sinistre besogne. Il y avait bien encore un roi et un gouvernement : mais ils s'étaient réfugiés à Bourges, prêts à s'accrocher aux monts d'Auvergne, dernier réduit de la France. Brusquement, au milieu de ces horribles années, on entend la voix confiante de la vierge lorraine, et la résurrection de la France se déroule en une rapide et miraculeuse épopée, partie de Domrémy et achevée à Reims.

Cent cinquante ans plus tard, en 1589, nos ennemis parlèrent à nouveau de notre mort. Cette fois encore, ils étaient à Paris, et leurs espions étaient partout. Le roi légitime de la France venait d'être assassiné, et Henri IV, son successeur, se sentait encore plus isolé dans son

camp que Charles VII dans son hôtel de Bourges. De hideuses querelles de partis divisaient la France, et, ce qui était plus grave, les âmes, inquiètes, ballottées entre des religions ennemies, ne savaient plus où rencontrer leur Dieu. — Tout fut sauvé pourtant, et les âmes, et la France, et la royauté : et l'épée à la main et le sourire aux lèvres, Henri IV inaugura cette noble histoire des rois Bourbons, claire et majestueuse comme un cortège triomphal.

Deux siècles se passent, et, au lendemain de 1789, les chefs de l'Europe affirment que la France va mourir, et le proclament au monde. Chute du roi, provinces soulevées, affolements politiques et religieux, guerres civiles, la France, en effet, est alors frappée de tous les maux dont un seul peut faire périr une patrie. Et elle ne mourut pas, et c'est l'Europe tout entière qui succomba pour avoir crié à l'agonie de la nation éternelle.

Cette Europe crut enfin pouvoir se venger, en 1814, en 1815. Elle entra deux fois à Paris, et elle n'en sortit que laissant la France humiliée, ruinée, en discorde et sans armes. — Mais la France n'eut pas besoin d'armes pour se relever. Victor Hugo et Lamartine lui assurèrent d'éternels triomphes. Et bientôt, Navarin, Alger, Anvers, rappelèrent aux nations opprimées que l'âme française veillait toujours sur elles.

« La France moribonde ! » Je sais maintenant ce que ce mot signifie. Il veut dire que la France se recueille en attendant son réveil. Elle s'endort un instant, comme le chêne aux mois d'hiver, en préparant la frondaison d'un nouveau printemps.

Non ! l'empereur Guillaume ne connaît pas l'histoire de France.

Camille JULLIAN,  
*de l'Institut.*